

fait rappeler. Il se promenait dans la longueur de ses deux petites pièces. Sa voix était devenue douce, même caressante. Jamais je ne lui avais vu plus d'abandon. Je m'en sentais ému. » Eh bien, » mon cher, m'a-t-il dit, je vais donc me » faire ermite. — Eh ! Sire, ai-je répondu » avec quelque attendrissement, ne » l'êtes-vous pas déjà ? Car, de quelle » utilité, de quelle ressource sommes- » nous pour vous ? Nous n'avons ici que » des vœux ; mais s'ils sont peu pour votre » consolation, ils sont tout pour notre » bonheur. Notre situation, en ce moment, est la plus affreuse qui se puisse » concevoir, parce que, dans la question qui s'agite, et pour la première » fois peut-être, nous ne nous trouvons » plus du même côté que Votre Majesté : » elle nous parle raison, et nous n'obéissons qu'au sentiment. Il n'y a rien à » répondre à votre raisonnement de tout- » à-l'heure ; votre détermination vous » ressemble tout à fait, elle n'étonnera » personne ; mais l'exécution est au-dessus de nos forces. L'idée de vous laisser » seul ici, de vous savoir seul dans la » nature, dépasse en douleur toutes les

» bornes de notre imagination. — Voilà » pourtant ma destinée, a répondu tranquillement l'Empereur, et je dois m'attendre à tout ; mais mon âme est de » force à répondre à tout..... Ils me » feront mourir ici, c'est certain. — Sire, » l'acte que vous nous commandez ne » saurait entrer dans l'esprit d'aucun de » nous. Aussi, pour moi, je parlerai » jusqu'au bout, comme a fait Votre » Majesté, je me défendrai sur ce point » jusqu'à extinction ; mais j'agirai différemment. »

L'Empereur s'est assis, m'a fait asseoir auprès de lui : il se sentait fatigué, disait-il, et a demandé son déjeûner ; il me l'a fait partager. Depuis long-temps je ne dînais presque plus avec lui ; il m'en avait dit la raison, et me l'avoir dit était une plus grande faveur encore. Au moment du café, il ne se trouvait pas de tasse pour moi, Marchand allait sortir pour en chercher une. « Prenez » sur ma cheminée, a dit l'Empereur, » il boira dans ma belle tasse d'or\* »

---

\* C'était la tasse de son nécessaire placée sur la cheminée comme ornement.

J'ai le bonheur d'en posséder aujourd'hui la

Comme le déjeuner finissait, est entré le Grand-Maréchal, disant que le Gouverneur venait d'arriver, et le faisait demander dans sa nouvelle maison (de lui Bertrand), à cinquante pas de notre établissement, laquelle est enfin à la veille d'être finie. L'Empereur lui a dit de s'y rendre, et comme le Grand-Maréchal, dans son geste et ses paroles, semblait demander s'il persistait toujours dans l'ordre qu'il nous avait donné ce matin, s'il n'y aurait pas moyen de le fléchir. « Je ne suis point un enfant, » a repris vivement l'Empereur; quand j'ai coulé à fond une question, elle ne me reste plus sous deux faces dans la tête. J'ai ordonné des batailles qui ont

soucoupe. M. Marchand, ce digne serviteur que Napoléon a déclaré lui être si cher, est venu, à son retour de Sainte-Hélène, m'en faire don avec une galanterie charmante qui a vivement touché ma reconnaissance et ma sensibilité. « La belle tasse dans laquelle vous avez bu quelquefois, m'a-t-il dit, appartenait au nécessaire de l'Empereur, et a dû y être rétable; mais la soucoupe, qui n'en faisait pas partie, s'est trouvée dans mon lot, et je vous l'apporte, pensant qu'elle vous fera grand plaisir: j'en ai beaucoup moi-même à venir vous la donner. »

» décidé du sort des empires, l'ordre n'en parlait jamais que de ma volonté réfléchie et arrêtée. Or ici tout ce dont il s'agit ne regarde que ma personne. » Allez. »

Le Grand-Maréchal est revenu bientôt après, rendant compte de sa conversation, qu'il avait terminée par son refus. Le Gouverneur, disait-il, faisait demander les trois autres de nous à la fois. Il nous a semblé plus convenable pour nous de ne nous y présenter que successivement.

Je me suis mis en route: je l'ai aperçu entouré de plusieurs des siens à l'extrémité gauche du jardin, au débouché de la maison du Grand-Maréchal. Il est rentré en m'apercevant, et je l'ai rejoint dans le milieu de la cour.

Il s'était annoncé comme fort irrité contre moi: j'arrivais cuirassé; mais il m'a conduit avec des politesses marquées dans l'intérieur, faisant demeurer au-dehors les officiers de sa suite; et m'ayant dit qu'il attendait, pour entrer en matière, l'arrivée de MM. de Montholon et Gourgaud, je lui ai demandé s'il aurait la moindre objection à la traiter immédiatement avec moi: il n'en avait

aucune, a-t-il répondu; et faisant entrer alors ses officiers, il m'a dit en leur présence, que je connaissais sans doute, par le Grand-Maréchal, ce qu'il avait à me proposer au sujet de ma déclaration. Je lui ai répondu que oui, et que le Grand-Maréchal étant par son rang, aussi bien que par la vénération et l'estime que je lui portais, mon modèle et mon guide, il devait attendre de moi la même réponse; que du reste, je ne comprenais pas comment on attachait à une chose purement de forme, une importance qui devait avoir des résultats aussi douloureux pour nous, et nullement profitables pour ceux qui l'exigeaient. « Il n'est pas en mon pouvoir, » a observé le Gouverneur, de faire l'altération que vous désirez. Il m'est ordonné de vous présenter à signer la déclaration écrite de ma main; or, je ne pourrais écrire, moi Anglais, la qualification à laquelle vous tenez. — J'ignorais cette circonstance, ai-je répondu, et je ne puis avoir de réponse contre une pareille raison. Vous Anglais, vous devez écrire ainsi; mais, moi Français, je dois signer dans mon langage, c'est-à-dire avec la traduc-

tion du vôtre; ainsi permettez-moi d'ajouter à ma signature la phrase qu'il vous plaira de me dicter, dans laquelle je puisse m'exprimer dans mon langage. Vous voyez, ai-je ajouté, si je mets de la franchise dans mes intentions, et si je cherche à créer des embarras. » La proposition a semblé attirer toute son attention. « Tout ceci, ai-je continué, est une dispute sur de simples mots, qui, dans des circonstances aussi grandes que les nôtres, peut sembler bien petite; mais, Monsieur, qui de nous a créé ces difficultés? Qui de nous en souffre? Votre refus nous mettrait dans une position affreuse! Vous me voyez dans un vrai désespoir! M'éloigner de l'Empereur serait pis que la mort; mais pourtant il le faudrait plutôt que de le dégrader de mes propres mains. L'Empereur a réuni sur sa tête tout ce qui, de la part des hommes et du Ciel, confère un caractère auguste; vouloir le nier serait nier la lumière du soleil. »

Le Gouverneur a observé que lui, Anglais ne l'avait pas reconnu. C'était encore là une raison, disais-je, à laquelle je n'avais rien à objecter; que les qua-

fications qu'il employait pouvaient me déplaire ; mais que je n'avais point à les combattre , et que , par la même raison, il devait n'avoir rien à objecter à mon opinion et à mes expressions, à moi Français, dont il demandait la signature.

Ici sir Hudson Lowe, s'est aigri en revenant sur des circonstances passées qui lui étaient personnelles, et il s'est échappé jusqu'à dire qu'il ne connaissait, après tout, de vrai titre au respect que les qualités morales. — A ce prix, Monsieur le Gouverneur, ai-je répondu avec vivacité, et me tournant vers ses officiers, l'Empereur pourrait facilement se dévêtir de tous ses titres, et ne ferait que gagner dans tout l'Univers à être traité d'après cette échelle. Le Gouverneur a gardé le silence, puis il a repris que constamment nous traitions notre général d'Empereur. « Eh comment pourrions-nous le traiter autrement, je vous prie? — Mais je veux dire que vous continuez à le regarder comme souverain. — Monsieur le Gouverneur, vous parlez de souveraineté? C'est de notre part bien plus encore ; c'est du culte ! l'Empereur à nos yeux et dans nos sentimens, n'est plus de

» cette terre ; nous le voyons dans les nuées, dans le firmament !... et quand vous nous laissez des choix en opposition avec lui, c'est le choix des martyrs auxquels on disait : renoncez à votre culte, ou mourez. Eh bien ! nous ici, nous n'aurions qu'à mourir. » Ces paroles ont produit une impression visible sur les officiers présens, et même sur le Gouverneur. Contre son ordinaire, sa figure se montrait paisible et sa voix est devenue douce.

« Notre situation ici, ai-je continué, est si affreuse, qu'elle devient au-dessus des forces de la vie, vous le savez ; eh bien ! ce n'est encore rien auprès du supplice que vous nous réservez. Ce que je vous ai demandé est facile, et nous accordez tous ; vous me voyez devant vous le solliciter, et de ma part, c'est assurément beaucoup ; car je ne suis point dans l'habitude de vous importuner. Accordez-le, vous aurez fait quelque chose pour nous, je vous en aurai de la reconnaissance ; et puis songez encore qu'il est une responsabilité, une opinion publique en Europe, et que vous pourriez la heurter sans aucun avantage. Les sentimens qui m'animent

» ne sauraient vous être étrangers : ils  
 » doivent sans doute aller au cœur de  
 » tous ceux qui m'écoutent. »

Ici le Gouverneur a paru remué, les officiers l'étaient. Il a gardé quelques momens le silence, m'a salué, et nous nous sommes séparés.

MM. de Montholon et Gourgaud ont eu leur tour, et nous nous sommes retrouvés tous les quatre auprès de l'Empereur, à sa toilette, sans que nous pussons l'informer positivement s'il avait été rien décidé à notre égard. L'Empereur a ensuite voulu prendre l'air, en dépit d'un vent très-fort, et nous avons marché tous jusqu'au fond du bois. Il passait en revue toutes les combinaisons du Gouverneur, avec cette rapidité, cette fécondité qui lui est propre, et concluait toujours par dire que si nous concédions aujourd'hui une signature pour échapper au départ, demain il se trouverait une autre cause d'expulsion, et qu'il aimait mieux que cela fût plutôt avec éclat que sans bruit. Puis, donnant tout-à-coup à la chose une tournure de plaisanterie, il disait que le Gouverneur, après tout, ne voudrait peut-être pas réduire le nombre de ses sujets à un seul, et quel

sujet encore, ajoutait-il, un vrai porc-épic, sur lequel il ne saurait comment poser la main.

Durant notre promenade, deux étrangers se sont montrés assez près de nous. L'Empereur leur a fait demander qui ils étaient. Ils appartenaient au bâtiment qui devait appareiller le lendemain pour l'Europe. L'Empereur leur a demandé quelle autorité ils verraient en arrivant à Londres. Lord Bathurst, ont-ils répondu.

« Dites-lui qu'il me traite bien odieusement par ses intructions, et qu'il a  
 » ici un agent qui les exécute bien fidèlement, s'il voulait se défaire de moi,  
 » il aurait dû m'expédier d'un coup, et  
 » non pas me faire mourir à petit feu.  
 » Rien ne saurait être plus barbare; il n'y  
 » a rien d'anglais dans tout cela; je l'attribue à quelques personnalités. J'estime assez le Prince Régent, la masse  
 » des ministres, la nation anglaise, pour  
 » ne pas les en rendre responsables. Quoi  
 » qu'il en soit, le corps seul est au pouvoir des méchants, l'âme règne partout;  
 » du fond des cachots même, elle peut  
 » s'élever jusqu'au Ciel. »

Au retour, l'Empereur a pris un bain;

il m'a fait appeler; il était fatigué, harassé des événemens du jour. Il s'y est endormi, et je le veillais! je méditais sur nos chagrins nouveaux; ils étaient bien grands!...

A dîné il a peu mangé. Quelqu'un de nous racontait, et l'Empereur faisait répéter, ce qui lui arrive souvent: le narrateur ayant repris d'un ton plus haut, l'Empereur a dit: « Décidément je suis sourd, je le vois bien, car je n'entends pas, et je suis tenté de me fâcher, si l'on veut parler plus haut. » Il a fini par nous lire du Don Quichotte, s'est arrêté à quelques plaisanteries, et posant le livre, a dit qu'il fallait assurément avoir du courage pour rire en cet instant de pareilles babioles. Il a rêvé profondément quelque temps, s'est levé, et nous a quittés en disant: « Adieu, mes chers amis. »

Cependant, on m'avait remis pendant le dîner une lettre du Grand-Maréchal; je l'avais tenue secrète, n'en augurant rien de bon. Je l'ai ouverte dès que nous nous sommes trouvés à nous-mêmes. C'était une lettre du Gouverneur, annonçant que, sur nos refus, il allait donner des ordres pour nous transporter

immédiatement au Cap. Nous n'avons écouté que nos sentimens; nous séparer de l'Empereur était au-dessus de nos forces, au-dessus de son désir, de ses ordres même, à ce qu'il nous semblait. Nous nous sommes hâtés, d'un sentiment unanime, de signer nos déclarations telles qu'on nous les avait demandées, et avons été les remettre chez l'officier anglais de service à Longwood, avec une lettre pour le Grand-Maréchal, dans laquelle nous lui marquions ce que nous venions de faire, sans sa participation. Le cœur seul nous avait conduits; et si l'Empereur devait s'en fâcher, notre cœur seul encore devait nous consoler.

Ainsi se trouva consommé notre véritable esclavage, notre entière dépendance aux volontés, aux caprices de sir Hudson Lowe, moins encore par la signature que nous venions de lui donner, que parce qu'il tenait notre secret, et qu'il savait désormais comment nous faire arriver à tout ce qu'il lui plairait.

Mercredi 11.

Anecdotes sur Siéyes ; nuances. — L'Empereur souvent déguisé dans les fêtes populaires. — Visites au faubourg Saint-Antoine, après Moscow et l'île d'Elbe. — Mœurs sous le Directoire. — Note officielle remarquable.

L'Empereur m'a fait venir vers midi. Il finissait de prendre une tasse de café, et achevait une lecture. Il m'a dit de m'asseoir, et s'est mis à causer. Dans le cours de la conversation, un mot m'a fait comprendre qu'il savait déjà notre détermination de la veille ; mais il a gardé un silence entier sur la chose même, et il n'en a plus été question aujourd'hui ni plus tard. Après son déjeuner, l'Empereur s'est mis à se promener dans les deux pièces. La conversation a conduit à des anecdotes des temps antérieurs. Siéyes en faisait les frais. L'Empereur racontait, qu'àumônier des princes d'Orléans, et leur disant un jour la messe, quelque chose d'imprévu les fit sortir successivement durant l'office. L'abbé se retournant et n'apercevant plus que les valets, ferma le livre et sortit aussi, disant qu'il n'était pas payé pour dire la messe à la canaille.

Je disais à l'Empereur : « C'est de la bouche même de Votre Majesté que

» j'ai appris le nom de l'abbé Siéyes, et  
 » que je suis venu à connaître sa figure.  
 » Quelques jours après ma présentation  
 » à la Cour, dans une de vos audiences,  
 » après m'avoir dépassé, Votre Majesté  
 » s'arrêta à mon voisin, en l'interpellant  
 » par son nom ; tout encore aux préjugés  
 » de l'émigration, je me crus pestiféré,  
 » c'était pour moi une hyène, un griffon,  
 » tout ce qu'on voudra, tant il était mal  
 » noté et poursuivi parmi nous. — Nul  
 » doute, mon cher, a repris l'Empereur,  
 » que ce ne fût *la mort sans phrase* qui  
 » agissait ; mais on assure qu'il l'a désa-  
 » voué. »

Alors je lui ai répété une anecdote qui avait couru dans le temps, au faubourg Saint-Germain, sur laquelle on a dû voir plus haut que l'Empereur ne s'était pas prononcé ; on lui faisait répondre à Siéyes, qui avait employé le mot de tyran en parlant de Louis XVI.  
 « M. l'abbé, s'il eût été tyran je ne serais pas ici, et vous diriez encore la messe.  
 » — J'aurais pu le penser, a dit cette fois l'Empereur ; mais je n'aurais jamais eu la bêtise de le dire ; c'est un des contes bleus de vos salons. Je ne faisais pas de pareilles gaucheries. J'avais pour but

» d'éteindre le feu, et j'aurais eu garde  
 » de jeter des combustibles sur le brasier.  
 » Le torrent alors n'était que trop pro-  
 » noncé contre certains chefs de la révo-  
 » lution. J'étais obligé de les soutenir, et  
 » je le faisais, loin de les lâcher. Aussi,  
 » quelqu'un ayant déterré, on ne sait  
 » où, un buste de Siéyes en abbé, on  
 » l'étala dans une exposition du gouver-  
 » nement; ce fut aussitôt un cancan uni-  
 » versel. Siéyes, furieux, se mettait en  
 » route pour me porter plainte; mais la  
 » mercuriale était déjà donnée et le  
 » buste retiré.

» Mon grand principe était de prévenir  
 » toute réaction, d'ensevelir entièrement  
 » le passé. Jamais on ne m'a vu revenir  
 » sur aucune opinion ni proscrire aucun  
 » acte. Je m'étais environné de votans :  
 » j'en avais aux ministères, au Conseil  
 » d'Etat, partout. Je n'approuvais pas la  
 » doctrine; mais je n'avais rien à faire  
 » avec l'acte; étais-je leur juge? et qui  
 » m'en eût donné le droit? Puis les uns  
 » avaient agi par conviction, d'autres par  
 » faiblesse et terreur; tous par le délire,  
 » la fureur, la tempête du moment. Le  
 » pauvre Louis XVI se trouva dans la fa-  
 » talité des tragiques grecs, etc., etc.»

Je disais encore à l'Empereur qu'il  
 avait couru aussi dans le faubourg Saint-  
 Germain, que Siéyes avait été pris en  
 flagrant délit, conspirant contre lui lors  
 de l'affaire de M. Clément de Ris, enlevé  
 et mis en charte privée par les Chouans;  
 et que lui, Napoléon, lui avait fait grâce  
 au prix de son éloignement et de son  
 abnégation politique. « Nouvelle fable de  
 » vos oisifs. Il n'y a pas le plus léger fonde-  
 » ment à cette histoire, a repris l'Empe-  
 » reur; Siéyes m'a toujours été attaché,  
 » je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Il a  
 » pu être fâché de me trouver dans le  
 » chemin de ses idées métaphysiques;  
 » mais il en revenait à sentir la nécessité  
 » que quelqu'un gouvernât, et me pré-  
 » férerait à un autre. Siéyes, après tout,  
 » était probe, honnête et surtout fort ha-  
 » bile; la révolution lui doit beaucoup.»  
 Et il s'est mis à raconter qu'à une des  
 premières fêtes du consulat, considérant  
 les illuminations avec Siéyes, il lui avait  
 demandé ce qu'il pensait des affaires;  
 Siéyes se montra plus froid, fut même  
 décourageant. — « Mais cependant j'ai  
 » trouvé ce matin tout le peuple dans des  
 » dispositions excellentes. — Rarement,  
 » répondait à cela Siéyes, le peuple se



» montre à découvert vis-à-vis de celui  
 » qui, possédant le pouvoir, apparaît à  
 » ses regards. Moi je dois vous dire qu'il  
 » n'est pas content. — Vous ne croyez  
 » donc pas que ce gouvernement tienne?  
 » — Non. — Vous ne croyez donc pas  
 » ceci fini? — Non. — Et quand le regar-  
 » derez-vous comme fini? — Quand je ver-  
 » rai dans votre antichambre les anciens  
 » ducs, les anciens marquis, dit Siéyes. »  
 Et l'Empereur ajoutait : « Siéyes ne se  
 » doutait pas que ce serait si tôt. Il ne  
 » lisait pas fort au loin, il avait la vue  
 » courte. Je pensais bien intérieurement  
 » comme lui, que tout ne pouvait pas  
 » être fini avec la République; mais je  
 » sentais que l'Empire n'était pas loin.  
 » Aussi, deux ou trois ans plus tard,  
 » n'ayant pas perdu le souvenir de l'a-  
 » necdote, dans une de mes plus grandes  
 » audiences, je dis à Siéyes : Eh bien,  
 » vous voici pêle-mêle avec les anciens  
 » ducs et les anciens marquis, regardez-  
 » vous le tout comme fini? — Oh! oui,  
 » dit Siéyes, s'inclinant profondément,  
 » vous avez accompli des prodiges que  
 » rien n'égale, et qu'il était au-dessus de  
 » mes forces de prévoir. »

L'Empereur, dans son consulat et

même sous l'Empire, le jour des fêtes  
 publiques, allait parfois très-tard se  
 mêler dans la foule voir les illuminations  
 et entendre les propos du peuple. Cela  
 lui est arrivé même avec Marie-Louise.  
 L'un et l'autre ont été bras à bras, le  
 soir, sur les boulevards, et se sont donné  
 le plaisir, disait l'Empereur moyennant  
 leur petite rétribution, de contempler  
 dans les lanternes magiques, Leurs Ma-  
 jestés l'Empereur et l'Impératrice des  
 Français, toute leur Cour, etc., etc.

Dans un de ces demi-déguisemens,  
 sous le Consulat, Napoléon, dans une  
 des embrasures de l'hôtel de la Marine,  
 considérait une illumination publique.  
 Il était à côté d'une dame anciennement  
 considérable, à ce qu'il paraît, qui nom-  
 mait à sa fille, vraiment charmante, les  
 personnes remarquables qui défilaient  
 dans les appartemens. A l'une d'elle elle  
 ajouta : « Fais-moi rappeler, ma fille,  
 » que nous devons l'aller voir; elle nous  
 » a rendu service. — Mais, ma mère,  
 » répondit la jolie personne, je ne croyais  
 » pas qu'avec ces gens-là on fût tenu à  
 » reconnaissance; je croyais qu'ils étaient  
 » déjà assez heureux d'obliger des per-

» sonnes comme nous. » La Bruyère assurément, disait l'Empereur, eût fait son profit de telles paroles.

L'Empereur, déguisé, parcourait souvent la capitale; il sortait surtout de très-grand matin, seul, à pied dans les rues; se mêlait aux ouvriers, dont il cherchait à connaître la situation et l'esprit.

Plus d'une fois je l'ai entendu au Conseil d'Etat recommander au préfet de police d'en faire autant; c'était ce qu'il appelait *la police du cadi*; celle qui s'exerce en personne, et qu'il estimait de beaucoup la meilleure.

Napoléon, au retour de la désastreuse campagne de Moscow et de Leipsick, pour maintenir la confiance, affecta de se placer souvent et presque seul au milieu de la multitude. Il parcourait, lui trois ou quatrième, les marchés, les faubourgs et toutes les parties populeuses de la capitale, où il causait familièrement, et partout il fut bien reçu, bien traité.

Un jour, à la halle, après quelques mots échangés, une femme se hasarda à lui dire qu'il fallait faire la paix. « La » bonne, continuez de vendre vos herbes, » reprit l'Empereur, et laissez-moi faire

» ce qui me regarde, chacun son métier. » Et tous les assistans de rire et d'applaudir à son opinion.

Un autre jour, au faubourg Saint-Antoine, entouré d'une immense multitude, parmi laquelle il se montrait très-bon homme, un des assistans osa l'interpeller, « Est-il vrai, comme on dit, que » les affaires vont si mal? — Mais répondit » l'Empereur, je ne peux pas dire qu'elles » aillent trop bien. — Mais comment cela » finira-t-il donc? — Ma foi, Dieu le sait. » — Mais comment? Est-ce que les en- » nemis pourraient entrer en France? — » Cela pourrait bien être, et venir même » jusqu'ici, si l'on ne m'aide pas: je n'ai » pas un million de bras; je ne puis pas » faire tout à moi seul. — Mais nous vous » soutiendrons, dirent un grand nombre » de voix. — Alors je saurai bien battre » encore l'ennemi, et conserver toute » notre gloire. — Mais, que faut-il donc » que nous fassions? — Vous enrôlez et » vous battez. — Nous le ferions bien, » dit un autre; mais nous voudrions y » mettre quelques conditions! — Eh » bien! lesquelles, dites? — Nous vou- » drions ne pas passer la frontière. — » Vous ne la passerez pas. — Nous vou-

» drions, dit un troisième être de la  
 » garde? — Eh bien! va pour la garde. »  
 Et les acclamations de retentir. Des registres furent ouverts sur-le-champ, et plus de deux mille individus s'enrôlèrent dans la journée. En les quittant, Napoléon regagnait lentement les Tuileries, pressé par cette multitude en désordre qui faisait retentir l'air de ses cris; lorsqu'il vint à déboucher sur le Carrousel, le tout fut pris pour une insurrection, si bien que l'on s'empressa de fermer les grilles.

A son retour de l'île d'Elbe, l'Empereur fit une pareille visite au faubourg Saint-Antoine, et y fut reçu avec un enthousiasme sans égal; il fut reconduit de même. Traversant le faubourg Saint-Germain, la rage de la multitude s'exhalait contre ses beaux hôtels, et en montrait les fenêtres d'une main furieuse. L'Empereur disait s'être trouvé bien rarement dans une situation aussi délicate.  
 « Que de maux, disait-il, n'eussent pas  
 » pu produire une seule pierre lancée  
 » du milieu de cette multitude, ou une  
 » seule parole imprudente, ou même une  
 » expression seulement équivoque de  
 » mon visage; le faubourg malveillant

» pouvait disparaître dans son entier, et  
 » je crois bien que ce ne fut qu'au calme  
 » de ma pesonne, au respect que me  
 » portait cette multitude, que fut due  
 » sa conservation. »

A l'heure de sa toilette, l'Empereur se faisait couper les cheveux par Santini, j'étais à son côté, un tant soit peu en arrière, une grosse touffe est tombée à mes pieds. L'Empereur me voyant me baisser, a demandé ce que c'était. J'ai répondu que j'avais laissé tomber quelque chose que je ramassais. Il m'a pincé l'oreille en souriant. Il venait de deviner.

Plus tard, parlant de la dépravation et de l'immoralité des mœurs du temps lorsqu'il commandait l'armée de l'intérieur à Paris, Napoléon racontait qu'un ordonnateur en chef vint lui demander quelques signatures, et le prier d'appuyer certaines nominations et certaines fournitures, ce qu'il n'hésita pas à promettre, parce que cela lui semblait juste. L'ordonnateur, en se retirant, laissa très-adroitement sur la cheminée deux petits rouleaux de cent louis. On ne connaissait encore que les assignats, c'était donc une somme énorme. Très-heureusement le général fut le premier

à s'en apercevoir, et avant que le visiteur fût loin on le rappela. Il essaya de nier d'abord, puis il ajouta de bonne foi qu'il fallait que chacun vécût, que le Gouvernement ne donnait point d'appointemens, que cette manière était aujourd'hui l'usage général, et qu'après tout il priait qu'on ne se fâchât pas, qu'il était rare qu'on eût à solliciter de pareils pardons.

L'Empereur, au moment de la promenade, se trouvait fort assoupi, et voulant se vaincre, il n'en est pas moins sorti, et en dépit d'un vent très-violent. Au bout de quelques pas il a renoncé à sa promenade, et nous avons gagné l'appartement de M<sup>me</sup> de Montholon. A peine assis sur le canapé, l'Empereur s'y est assoupi de nouveau. Il est sorti encore pour vaincre cette disposition, et a gagné le salon. Il se plaignait d'une forte chaleur intérieure; il a demandé un verre d'eau panée, et l'assoupissement continuant toujours, il a pris le parti d'y céder, et s'est retiré dans sa chambre.

Vers sept heures, l'Empereur m'a fait appeler et m'a dit de garder au nombre des pièces officielles la note suivante,

qu'il m'a remise. Elle avait été envoyée de sa part, le matin, au Gouverneur. . . . .

*Note.* « Il me revient que dans la conversation qui a eu lieu entre le général » Lowe et plusieurs de ces messieurs » (allusion aux conversations du mardi » quinze.), il s'est dit des choses sur » ma position qui ne sont pas conformes » à mes pensées. J'ai abdiqué dans les » mains des représentans de la nation et » au profit de mon fils. Je me suis porté » avec confiance en Angleterre pour y » vivre là, ou en Amérique, dans la plus » profonde retraite et sous le nom d'un » colonel tué à mes côtés, *résolu de rester étranger à toute affaire politique de quelque nature qu'elle puisse être.*

» Arrivé à bord du Northumberland, » on me dit que j'étais prisonnier de » guerre, qu'on me transportait au-delà » de la ligne, et que je m'appelais le » général Bonaparte. Je dus porter ostensiblement mon titre d'Empereur Napoléon, en opposition au titre de général Bonaparte qu'on voulait m'imposer.

» Il y a sept ou huit mois, le comte de Montholon proposa de pourvoir à de petites difficultés qui naissent à chaque